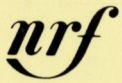
MARCEL AYMÉ

BRÛLEBOIS

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ŒUVRES DE MARCEL AYMÉ

Aux Éditions Gallimard

ALLER-RETOUR, *roman.*

LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman.*

LA TABLE AUX CREVÉS, *roman.*

BRÛLEBOIS, *roman.*

LA RUE SANS NOM, *roman.*

LE VAURIEN, *roman.*

LE PUITS AUX IMAGES, *roman.*

LA JUMENT VERTE, *roman.*

LE NAIN, *nouvelles.*

MAISON BASSE, *roman.*

LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman.*

GUSTALIN, *roman.*

DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles.*

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.

LE BŒUF CLANDESTIN, *roman.*

LA BELLE IMAGE, *roman.*

TRAVELINGUE, *roman*

LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles.*

LA VOUIVRE, *roman.*

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman.*

URANUS, *roman.*

Suite de la bibliographie en fin de volume.

Extrait de la publication

BRÛLEBOIS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARCEL AYMÉ

BRÛLEBOIS

roman

GALLIMARD

La première édition de cet ouvrage a paru aux Cahiers de France à Poitiers.

© *Éditions Gallimard, 1948.*

Extrait de la publication

Combien qu'il soit rudement faict
La matière est si très-notable
Qu'elle amende tout le meffaict...

FRANÇOIS VILLON
(Le Grand Testament).

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Le 11 novembre 1918, qui fut le jour de l'armistice, il y eut, dans la seule rue des Nèfles, deux hommes qui guérirent, l'un d'une mauvaise phlébite, l'autre d'une affection cardiaque qu'ils traînaient depuis le 3 août 1914. La joie fait de ces miracles.

Des deux miraculés, le premier, par ordre d'importance sociale, était sans contredit M. Hector Reboudin. M. Reboudin possédait des immeubles aux quatre coins de la ville, et, bien qu'il fût détenteur de fonds russes, on estimait généralement que sa fortune

n'allait pas à moins d'un demi-million. Aussi n'était-il pas une vieille fille à marier, un peu soucieuse de l'avenir de ses parents, qui ne fît des vœux pour que M. Reboudin devînt veuf dans l'année. Au café du Lion, où il jouait le bridge à l'heure de l'apéritif, on l'admirait beaucoup pour le sang-froid avec lequel il savait perdre cent sous et pour la grâce qu'il avait à parler des plus menues choses. Il citait Horace et Lucrèce avec un à-propos qui ne se démentait jamais, car les habitués du café n'entendaient pas le latin. Dans tout le canton, on n'aurait trouvé personne, pas même le commandant Gondrelet, du train des équipages (lequel portait cependant un monocle), qui pût se prévaloir de cette aimable désinvolture avec laquelle M. Reboudin affichait son ignorance des mathématiques et se flattait de n'être « pas fichu de faire une division ». Le sourire ironique et las qui accompagnait cette charmante boutade disait assez que les sciences exactes n'avaient pas de quoi retenir la subtilité et la fantaisie de ce contempteur des nombres. Il en allait que M. Reboudin, aux yeux de ses concitoyens, avait des aptitudes pour tous les genres littéraires et des aperçus originaux sur la politique. Il avait d'ailleurs

fait ses preuves en publiant un volume de vers, tous alexandrins, dont la bibliothèque municipale possédait un exemplaire, ignoré du public, il est vrai, mais dont la reliure en truie avait bonne façon. En outre, nul n'oubliait qu'il avait fait avec distinction, pendant toute la guerre, la critique militaire à *L'Eclair régional.*

A ces avantages de la fortune et de l'esprit, M. Reboudin réunissait celui de passer pour un des plus beaux hommes et des plus élégants de la ville. Le dimanche matin, lorsqu'il se promenait dans son pantalon à petits carreaux et sa jaquette grise, plus d'une jolie femme qui sortait de la grand'messe ne se défendait pas de chercher le regard de ses doux yeux bleus qu'abritait le chapeau melon galamment incliné sur le sourcil droit.

La guerre, en dépit de la fâcheuse maladie qui l'avait privé de la gloire du combattant, n'avait pas vieilli M. Reboudin. Ses quarante ans étaient vermeils. Son visage, noble et gracieux, comme les pensées qui l'animaient généralement, était reposé. Sa haute taille n'avait pas fléchi d'une ligne. Une seule chose le contrariait ; il prenait un peu de ventre. C'était comme un gros œuf de Pâques

qu'il eût dissimulé dans l'endroit décent de son pantalon et qui gâtait la verticale de son abdomen. Cette redondance graisseuse. d'une forme si particulière, marque chez certains hommes, disait le Dr Mouillet, avec un air plein de sous-entendus, que les charmes de l'épouse les ont rebutés une fois pour toutes. Et l'explication ne manquait pas de vraisemblance pour qui connaissait Mme Reboudin. C'était une petite femme à peau bistre qui disposait d'un dos étriqué comme d'un lévrier et de deux petits seins mous qui n'avaient jamais insulté. Le reste consistait en un peu de peau et d'os. Elle se mouvait sans grâce dans une robe noire qu'aggravaient des entrelacs de soutache noire et de galon noir.

A l'âge de vingt-quatre ans, Hector Reboudin, obéissant à l'injonction paternelle, s'était résigné à traverser la vie, la main dans la main de Julie Travotet, fille unique de parents fortunés. Les espérances avaient été tôt déçues, le père Reboudin ayant compté sans la proverbiale fécondité de la famille Bérignot dont Mme Travotet était issue. Sur les quarante-deux ans, cette bonne dame sentit s'éveiller tout à coup ses vertus poulinières. D'affilée, elle pondit quatre gros gar-

Extrait de la publication

çons, dont le père Reboudin mourut de chagrin.

Hector, joli cœur, ne manquait pas de termes de comparaison et n'avait nul besoin d'étudier Julie dans le simple appareil que dit Racine pour la prendre en aversion d'abord qu'on la lui imposait. Il voulut bien, cependant, lui faire un enfant, souhaitant que ce fût une fille, et Julie, soit hasard, soit méchanceté, accoucha d'un garçon, qu'il ressentit comme une injure. Furieux, il prit une maîtresse au chef-lieu du département où il se rendit chaque semaine et modifia l'appareil conjugal. Mais, par un raffinement de cruauté, il institua le régime de la chambre à deux lits et soigna ses déshabillés.

Julie ne marqua nul désappointement. Elle mit simplement des baleines plus hautes à son col de guipure, alla deux fois par semaine à confesse et après quelque temps fit une fausse couche qui témoignait assez que la réserve distante de son mari n'était pas pour l'embarrasser. Cette parturition était, au reste, purement démonstrative. Julie, dont la jeunesse s'était penchée sans nostalgies sur les conserves de fruits et les guirlandes de fleurs brodées au plumetis, n'avait pas le goût de l'adultère. Quoi qu'il en fût des

Extrait de la publication

goûts de sa moitié, Hector ne voulut voir que le fait et, à dater de ce jour, les deux époux se vouèrent une haine réciproque qui ne devait finir qu'à leur dernier soupir.

L'homme dont le cœur s'était écrasé en systole pendant les cinq années de tourmente n'était pas, à beaucoup près aussi considéré que M. Reboudin. L'épicière qui tenait boutique au coin de la rue des Nèfles et de la rue Jean-Jaurès n'invoquait jamais son nom pour couvrir une marchandise de fraîcheur douteuse. Elle savait bien que les clients ne se décideraient pas sur cette simple affirmation que « La Lune » en avait pris un kilo la veille. Et, en vérité, il n'était pas besoin d'avoir un sens aigu des hiérarchies pour sentir que La Lune n'était pas une référence sérieuse. Cela se voyait au premier coup d'œil. A regarder cette grande carcasse étirée qui avait fait la joie de tant de conseils de révision, cette figure de carême aux os saillants où les petits yeux enfoncés louchaient drôlement, ces nippes fatiguées, crevées, rapiécées et toujours trop courtes pour ses grandes pattes de faucheux, on comprenait sans peine pourquoi les dames cossues du quartier ne tenaient pas à honneur de suivre La Lune dans la voie des fantaisies gastronomiques. Le surnom de La

Lune n'était pas ce qui étonnait le moins chez cet homme, car il n'y avait rien dans toute sa personne qui justifiât une pareille appellation. Pour lui, il ne songeait guère à s'en étonner ; depuis trente-cinq ans qu'il s'était intercalé entre sa sœur Léonie et son frère Cacane, il s'était toujours entendu parler La Lune, et il trouvait la chose si naturelle qu'il ne se fût même pas retourné dans la rue si on l'avait appelé du nom de ses pères.

C'était un être singulier que La Lune, et les commères de la rue des Nèfles n'en parlaient jamais sans baisser la voix. Notoirement pauvre, il passait ses journées à la pêche, et dans un temps où la pêche n'est plus guère considérée que comme un sport, on se demandait de quoi il pouvait bien vivre. La vérité était qu'il n'y avait pas plus fin pêcheur que La Lune et, tant avec ses lignes qu'avec ses filets, il gagnait de quoi suffire à ses médiocres besoins, la pêche étant pour lui toujours ouverte. La Lune s'était ainsi organisé une vie toute de liberté et de fantaisie. Quand vint la guerre, il prit la précaution d'aller faire un stage de deux mois à l'hôpital, d'où il sortit avec de beaux certificats de cardiaque qui, sa maigreur aidant, firent merveille devant les conseils de révision. Ce

Extrait de la publication

n'était, pas qu'il craignît pour sa peau, mais il pensait, avec raison, que le métier des armes laisse peu de loisirs pour la pêche à la ligne. Pendant toute la guerre il exagéra son air maladif et entretint avec soin le bruit de sa maladie de cœur. Excès de prudence un peu puéril, mais où se reconnaissait le pêcheur auquel une longue expérience a appris à ne négliger aucune précaution pour endormir la méfiance du poisson.

Accoutumé aux longues et solitaires stations au bord de l'eau, La Lune était taciturne et ne se départait guère de son mutisme qu'avec des familiers comme le père Bouille un pêcheur enragé, un malin aussi, et qui connaissait les bons coins.

A côté de la belle maison à deux étages des Reboudin, La Lune habitait, dans un immeuble lépreux, une espèce de cave divisée en deux compartiments, dans laquelle on descendait par deux marches de pierre, hautes comme des bornes kilométriques. La première pièce, la plus grande, prenait jour sur la rue par une fenêtre étroite qui était bien plutôt un soupirail. Là, il faisait sa cuisine et tenait ses engins de pêche. La pièce du fond, sans fenêtre ni porte, lui servait de chambre à coucher. Une opulente

Extrait de la publication

odeur de blé cuit, d'asticots et de graisse rance flottait dans cette cave aux murs blanchis à la chaux et embellis par les pages majuscules du supplément illustré du *Petit Journal*. Il y avait, en outre des portraits des trois derniers présidents de la République, le Tsar Alexandre III en uniforme d'amiral au débarcadère de Toulon, et une image représentant la capture de Samory qui chantait à l'œil tout particulièrement.

Dans ce terrier étroit, La Lune avait joui pendant dix ans d'un bonheur paisible que rien n'avait troublé. Au retour de la pêche, il faisait sa cuisine, dînait, remaillait un filet, feuilletait le catalogue de Saint-Etienne et se couchait dans un calme plein.

Son esprit ne travaillait guère que pour les besoins de son métier, où l'intuition et l'habitude avaient plus de part que le raisonnement ; il ignorait les orages du cœur. Les femmes ne l'occupaient pas beaucoup, et quand il éprouvait le besoin de satisfaire au génie de l'espèce, il trouvait facilement des bras accueillants, peu soucieux qu'il était de considérations esthétiques. Cette quiétude animale, fortifiée par dix années d'habitudes, barricadée par un égoïsme éprouvé, un être la bouleversa, qui sut éveiller dans l'âme de

Extrait de la publication

La Lune les joies, les déceptions et les angoisses de la Passion pure.

Un soir d'hiver qu'il revenait de la gare, où il avait accompagné un permissionnaire, La Lune entendit un gémissement comme il traversait la place du Jet-d'Eau. Dans la nuit obscure, il se dirigea vers l'endroit d'où partait la plainte et distingua une forme humaine étendue sur la neige. D'une main ferme, il mit l'individu sur pieds et lui frotta le visage d'une poignée de neige. Il lui parut que c'était un petit homme trapu, mais l'obscurité ne lui permit pas de l'identifier autrement. Comme La Lune allait solliciter des explications, l'homme parut s'éveiller, et, d'une voix pâteuse, pas pressée, qui s'allégeait aux fins de phrases en points d'interrogation, articula :

— Vingt dieux, ça va pas bien. Je sais pas...

Et s'apercevant de la présence de La Lune, qui le maintenait par le col de sa veste :

— Mon soulier du pied gauche ! T'as pas idée de ça ! J'ai perdu mon soulier...

— Enfin, qu'est-ce que tu fais là ? interrompit La Lune. D'abord qui c'est que tu es ?

— Qui c'est que je suis ? Il me demande

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARCEL AYMÉ

Brûlebois

« Pour ce qu'on dit être noblesse de l'humaine espèce, j'en verrois mieux paraître le signe au souci honneste de quelque vraye perfection pour quoi nature a construict un chacun. »

Ainsi, au dire du maître, la nature humaine n'est jamais si déshéritée qu'elle ne trouve en elle-même quelque passion honnête par où elle puisse prétendre à une perfection particulière. Il reste à faire le départ entre les passions honnêtes et les passions mauvaises. Nombre de celles-ci n'ont pas mérité leur réputation, mais aucune n'a pâti des rigueurs de l'opinion plus injustement que la passion du vin. Les moralistes, avec une incroyable légèreté, sur des apparences purement extérieures, telles que nez bourgeonné, dilatation d'estomac, delirium tremens s'accordent à condamner l'abus des boissons fortes et, bornés à des conclusions immédiates, prêchent dans l'ignorance des chemins sensibles, hantés de soleil et de rêves, et d'inhumaines géométries, qui mènent de la cause à l'effet. Voilà pourquoi Marcel Aymé entreprend de nous restituer en noblesse et en beauté l'ambition magnifique de boire à sa soif. Brûlebois, le tendre alcoolique dont il nous entretient, poursuit en pleine conscience de « la vraye perfection pour quoi la nature l'a construict », et jusqu'au martyre, son extraordinaire vocation d'ivrogne. Et, aux sermons désolants portés par le vent sec d'Amérique, Brûlebois oppose avec candeur son haleine incomparablement parfumée de gros vin.

nrf

9 782070 203857

30-I A 20385 ISBN 2-07-020385-9

Extrait de la publication